

Dov Alfon

Unité

8200



LIANA LEVI

**Le service qui  
n'est pas  
une légende**



traduit de l'anglais par Françoise Bouillot

Le passager israélien fraîchement débarqué à Roissy ne pensait pas que sa mauvaise plaisanterie allait si mal tourner. La blonde qui servait d'appât ne savait pas à quelle danse macabre elle participait. Les Chinois chargés d'orchestrer l'enlèvement n'avaient pas la moindre idée du guêpier dans lequel ils se fourraient. Ni qu'un grain de sable s'était glissé dans les rouages bien huilés de la grande machine du crime organisé. Mais au fait, qui est aux commandes ? Mafias, services secrets, gouvernements ? Entre Paris et Tel-Aviv, Washington et Macao, les vingt-quatre heures les plus folles qu'un commissaire français, un gang chinois, un officier israélien désabusé et son intrépide adjointe aient jamais connues.

Né en 1961, **DOV ALFON** a grandi entre la France et Israël. Ancien officier des services de renseignement israéliens, il a été grand reporter, responsable des enquêtes puis rédacteur en chef d'*Haaretz*. Son premier roman, *Unité 8200*, est resté en tête des ventes en Israël en 2016 et 2017. Les droits de traduction ont été vendus dans douze pays, et les droits télévisuels achetés par Keshet, les producteurs d'*Hatufim* (la série israélienne qui a inspiré *Homeland*). Dov Alfon vit aujourd'hui à Paris où il est le correspondant d'*Haaretz*.

« Dov Alfon sait tout des services secrets et de l'art de raconter les histoires. Impossible de lâcher son roman terriblement haletant. » *The Times*

« Une danse macabre brillamment chorégraphiée. » *The Mail on Sunday*

« Un thriller plein de détails délectables sur le métier d'espion. » *The Daily Telegraph*

Dov Alfon

# Unité 8200

*Traduit de l'anglais  
par Françoise Bouillot*



Liana Levi



*À Adam Vital, Yigal Palmor  
et tous les autres agents de la section «Apocalypse»  
à la base de Yarkon*



Neuf passagers furent témoins de l'enlèvement de Yaniv Meidan à l'aéroport Charles-de-Gaulle, sans compter les centaines de milliers d'internautes qui regardèrent les images de la caméra de surveillance une fois qu'elles eurent été mises en ligne.

Le rapport initial de la police française le décrivait comme «un passager israélien âgé d'une vingtaine d'années», bien qu'il eût fêté son vingt-cinquième anniversaire une semaine plus tôt. Ses collègues le décrivait comme «malicieux», voire «infantile». Tous s'accordaient à dire qu'il «aimait s'amuser».

Il débarqua d'humeur visiblement joyeuse du vol 319 d'El Al. En sortant de l'avion, il tenta une dernière blague auprès du personnel de bord et, au passage de la douane, il fit le pitre au bénéfice des policiers français, qui le regardèrent avec une hostilité manifeste avant de tamponner son passeport et de lui faire signe de passer.

Ça avait toujours été comme ça. Depuis la maternelle, les gens pardonnaient tout à Meidan. Sa spontanéité exubérante, juvénile, parvenait à charmer tous les employeurs pour lesquels il avait travaillé et lui avait gagné un certain nombre de cœurs, même pour un court moment. «C'est si facile de pardonner à Yaniv», avait dit un jour un de ses professeurs à sa mère.

Rien d'autre ne le distinguait des deux cents Israéliens venus à Paris pour participer à l'expo CeBIT Europe. Avec sa coupe en brosse et sa barbe de trois jours, son jean et son T-shirt portant le logo d'une expo précédente, il

présentait l'uniforme de tous les jeunes gens d'un pays qui se qualifiait lui-même de « start-up nation ». La bande vidéo le montrait occupé à taper frénétiquement sur son téléphone portable.

Il était depuis deux ans le directeur marketing de la compagnie de logiciels B.O.R., ce qui faisait de lui le plus ancien de la petite bande envoyée à l'expo. Ils étaient six en tout – une équipe restreinte par rapport aux grandes compagnies. « Nous, on n'a pas d'argent, mais on a du talent », lançait-il régulièrement à ses collègues, qui le regardaient avec un mélange d'amusement et d'affection.

Le hall de réception des bagages était exigü et mal éclairé. Meidan se mit à multiplier les blagues. Plus ils attendaient, plus il s'ennuyait, et il faisait les cent pas en bavardant à perdre haleine, tambourinant par moments sur le tapis roulant qui s'obstinait à rester immobile. Il détestait attendre. Il détestait s'ennuyer. Sa réussite dans sa branche d'activité tenait essentiellement à cette qualité : son besoin obsessionnel d'injecter du divertissement dans chaque instant de la vie.

Dans l'attente des bagages, il entreprit de se photographier dans différentes poses, et posta une photo de lui en train de tirer la langue au mannequin nu d'une affiche des Galeries Lafayette, sans penser que l'image apparaîtrait le lendemain en première page de *Yedioth Ahronoth*, le journal le plus lu d'Israël.

Les directeurs des compagnies rivales étaient rivés à leurs portables et mettaient l'attente à profit pour travailler, peaufinant leur présentation pour l'expo. « Tout est affaire de connexion », lança Meidan à son équipe en sortant une carte Visa et en faisant une grimace devant un panneau d'affichage d'American Express.

Soudain les valises commencèrent à glisser sur le tapis roulant, et les leurs furent parmi les premières à apparaître. « Pas de panique, les gars, l'expo sera encore là

demain», jeta Meidan aux autres passagers, avant de prendre la tête de son équipe qu'il guida vers la sortie d'un pas triomphant.

Il franchit la douane, ses cinq collègues dans son sillage, puis les portes automatiques s'ouvrirent devant une petite foule de chasseurs d'hôtels et de chauffeurs venus chercher un passager. La moitié d'entre eux avait l'air de gangsters, mais au milieu se tenait une blonde renversante dans un uniforme d'hôtel rouge qui brandissait bien haut son panneau. Meidan s'approcha d'elle aussitôt, histoire de faire encore une pitrerie, juste une dernière pour la route.

Il était 10 h 40, le lundi 16 avril.

## 2

Pendant ce temps à Tel-Aviv, on escortait en hâte le lieutenant Oriana Talmor à la réunion exceptionnelle.

C'était la première fois qu'on lui demandait de représenter son unité à Camp Rabin, le quartier général de Tsahal à HaKirya. Elle considérait avec surprise l'énorme bâtiment des Forces de défense israélienne, tandis que l'athlétique membre de la police militaire qu'on lui avait assigné pour escorte ouvrait la marche d'un pas martial. Le lieutenant Talmor le suivait à travers un labyrinthe de casernes brutalistes en ciment et de tours en verre futuristes, le long d'allées portant des noms aussi incongrus que « chemin des Iris » ou « sentier des Pâturages ».

Il leur fallut vingt minutes et plusieurs vérifications d'identité pour atteindre l'étage abritant les bureaux exécutifs du chef du Renseignement de Tsahal.

Oriana trouva un siège près d'une fenêtre donnant sur Tel-Aviv. Devant elle, une masse d'immeubles peu élevés où pointaient ici et là des taches de vert s'étalait en direction

de la Méditerranée. La mer était à peine visible, incolore sous le soleil écrasant, éclipsée par les tours résidentielles et les hôtels.

De l'autre côté de la rue, les gens faisaient la queue devant des restaurants chics, passaient sur des vélos électriques dernier cri, échangeant des salutations, des nouvelles de la famille et des recettes vegan. Plus près des grilles, quelques femmes vêtues de noir appelaient à la fin de l'occupation militaire des territoires palestiniens, poliment ignorées par les touristes américains qui s'engouffraient à l'intérieur du centre commercial. Près du parking, des dizaines de chats rôdaient autour des poubelles, attendant que le soldat de corvée vienne y déverser les restes de la cantine.

Même de cette hauteur, Oriana percevait l'énergie qui se dégageait de tout cela. Tel-Aviv était désormais considérée comme l'une des villes les plus cool du monde. C'était aussi le seul endroit en Israël qu'elle n'avait jamais vraiment aimé.

Elle quitta la fenêtre et s'attarda devant les étranges objets qui ornaient les murs : un chapeau de cow-boy, don d'un chef de la CIA ; une épée en argent, présent du chef des services de sécurité du Zimbabwe ; une affiche vintage de Toblerone offerte par le chef du contre-espionnage suisse. Elle essaya de deviner quel présent le chef du Renseignement israélien leur avait offert en retour.

À midi pile, les lourdes portes de bois s'ouvrirent et tout le monde entra en file indienne dans la salle de conférences, où l'air conditionné était réglé au maximum. Oriana prit un siège à l'angle de la table proche de la porte.

Il y eut un peu de tumulte quand des représentants des unités de collecte de renseignements allèrent prendre les chaises situées en bout de table, tandis que les membres du Département de recherche leur rappelaient bruyamment

que les sièges étaient assignés d'avance. Âgé d'une vingtaine d'années, Oren était l'ambitieux aide de camp du chef du Renseignement. Visiblement sous pression, il réprimanda les deux parties indistinctement. La représentante du Département du renseignement naval, la seule autre femme présente dans la pièce, s'assit à côté du siège réservé au président de la réunion, son uniforme blanc lui donnant l'apparence d'une jeune mariée. Se glissant par une porte de côté, le responsable de la recherche, fort peu impressionné, lui demanda de se décaler d'une place. Au mur, les portraits en noir et blanc des chefs du Renseignement des générations passées contemplaient ce remue-ménage, impassibles et majestueux.

Quand tout le monde fut enfin assis, Oren ouvrit un cahier d'appel, un rituel d'école primaire qui ne fit qu'ajouter à l'atmosphère de cour de récréation.

- Sécurité de l'information ?
- Présent.
- Groupe du renseignement de l'air ?
- Présent.
- Département du renseignement naval ?
- Présente.

Les divisions de recherche furent appelées par leur numéro, suivies des unités de collecte de renseignements, dont Oriana ignorait pour certaines jusqu'à l'existence. Il n'y avait pas moins de trois représentants du Mossad.

- 504 ?
- Présent.
- 8200 ?

Il prononça le nom de l'unité comme un bleu : « huit mille deux cents » au lieu de « huit-deux cents ».

- Présent.

Tous les yeux se tournèrent vers elle avec des regards appréciateurs, certains n'hésitant pas à la lorgner sans vergogne. Mais Oren avait un autre problème.

– Il s’agit d’une réunion convoquée par le chef du renseignement militaire, le général Rotelmann. Il a demandé explicitement que le chef de la section spéciale de l’Unité 8200 soit présent aujourd’hui.

– Il n’y a pas de chef de section en ce moment, capitaine. Je suis son adjointe et je le remplace temporairement, dit Oriana.

L’aide de camp du général n’était qu’un rang au-dessus d’elle dans la hiérarchie, mais sa position lui conférait beaucoup plus de pouvoir. Elle se répéta le conseil qu’elle se donnait dans des moments comme celui-ci : « Ne souris pas d’un air d’excuse. Ne répète pas ce que tu as déjà dit. S’ils attendent des précisions de ta part, laisse-les attendre. »

L’aide de camp fut le premier à ouvrir la bouche.

- Le lieutenant-colonel Shlomo Tiriani est le chef de la section spéciale, dit-il en parcourant la salle des yeux à la recherche de celui-ci. Vous voulez dire qu’il est en congé ?

– Il a été libéré de ses obligations hier, dit Oriana. Son remplaçant est actuellement en formation à l’étranger. Il est censé prendre son poste à son retour.

– Nous avons compris qu’il serait présent, dit le jeune homme.

– Je regrette la déception que vous cause ma présence, dit Oriana.

Des rires coururent dans la salle, mais Oren les fit taire aussitôt. Il termina l’appel, se leva pour ouvrir une porte intérieure et lança :

– Nous sommes prêts.

### 3

La scène au terminal 2A de l’aéroport Charles-de-Gaulle devenait ingérable, et le commissaire Jules Léger, de la police judiciaire, n’avait qu’une hâte : rentrer chez lui.

Il avait mal au crâne. Ce n'était pas le mal de crâne sourd, du genre qui reste poliment à l'arrière de la tête ; ni celui de la gueule de bois, qui s'accompagne des souvenirs réconfortants de la nuit précédente. Non, c'était une authentique migraine, et il y avait bien des raisons à cela, que le commissaire s'efforçait à présent de récapituler.

D'abord, il y avait le fait simple et indiscutable qu'un passager avait disparu de l'un des endroits les plus sécurisés de France moins d'une demi-heure après l'atterrissage de son avion.

Ensuite – et là, c'était pure injustice – la scène de crime se trouvait sur un territoire qui lui avait été attribué totalement par hasard. Le commandant de la police de l'air et des frontières était en vacances, et Léger avait reçu l'ordre de se charger en son absence des investigations sur ce secteur. Il ne connaissait pas les enquêteurs qui l'entouraient, pas plus que le théâtre des événements. Dehors, le hurlement des sirènes faisait concurrence aux bruits des radios à l'intérieur, et le tout martelait impitoyablement ses tempes douloureuses.

Enfin, deux responsables israéliens, arrivés sur les lieux sans avertissement, demandaient à présent l'autorisation de participer aux interrogatoires des témoins.

Léger reconnut le dénommé Chico, un homme d'un certain âge doté d'une touffe de cheveux d'un roux flamboyant peut-être pas tout à fait naturel, qui était le représentant de la police israélienne en Europe. Léger l'avait déjà croisé lors de réunions sur la sécurité des institutions israéliennes à Paris, mais à sa connaissance, il n'avait encore jamais demandé à être impliqué dans une enquête.

L'autre Israélien ne ressemblait nullement à un policier. Grand, il était vêtu d'un jean noir slim et d'une chemise blanche. Des yeux bleus sous des cheveux poivre et sel, et une cicatrice horizontale sur le menton qui évitait à

ce visage de paraître trop mou. Il regardait par-dessus l'épaule de Léger. Le commissaire avait souvent rencontré ce genre de type au cours de sa carrière. Il connaissait bien la plaque d'identité de l'Israélien, une carte plastifiée avec une photographie qui semblait trop récente, portant un nom étranger et un grade militaire. À en croire ce document, il s'agissait du colonel Zeev Abadi. L'emblème de l'État d'Israël était gravé au dos, avec une phrase priant en anglais et en français les autorités partout dans le monde de « prêter assistance au porteur de cette carte », simplement défini comme « enquêteur ».

– N'importe qui pourrait se confectionner une carte de ce genre, dit Léger en levant les yeux pour rencontrer le regard de son interlocuteur.

Un militaire, se dit-il. Du Renseignement ?

– Je me trouve à Paris un peu par hasard, dit le mystérieux Israélien en remettant sa carte dans son portefeuille, comme si ce geste constituait une réponse au commentaire de Léger.

Son français était lent mais précis, presque poétique. « Un peu par hasard », tiqua Léger. Il voulait demander au colonel Abadi si c'était bien son nom, et comment un enquêteur pouvait tomber « un peu par hasard » sur une scène de crime à des milliers de kilomètres de son bureau, mais au lieu de cela il se tourna vers le capitaine de la police de l'air.

– Allons nous occuper des témoins, conclut-il.

#### 4

Il était à peine midi passé à Tel-Aviv, mais on n'aurait pas pu le deviner de l'intérieur. L'immense hall, illuminé jour et nuit par des néons blancs, était dépourvu de fenêtres. Les aiguilles d'une douzaine d'horloges en conflit, portant

chacune le nom d'une capitale, avançaient lentement sur le vaste mur. L'endroit était glacial. Même au pic de l'été, les soldats restaient engoncés dans leurs manteaux et passaient leurs tours de garde à se frictionner le haut des bras. Au cours des années, de nombreuses plaintes avaient été déposées à qui de droit, mais l'air conditionné restait bloqué au maximum: dans le renseignement militaire israélien, le bien-être des ordinateurs passait avant celui des gens.

Les rapports tombaient à un rythme affolant, des dizaines par minute, issus de chaque unité du renseignement militaire. Dans 99 % des cas, les algorithmes les distribuaient aux divisions pertinentes en l'absence de toute intervention humaine. Mais parfois, un rapport apparaissait sur l'un des écrans, dont le soldat de service devait décider en quelques secondes s'il méritait l'attention du chef d'équipe.

Le volume des données était énorme. Les ordinateurs étaient capables non seulement de scanner les rapports, mais aussi de déterminer leur niveau d'importance selon la crédibilité de la source et la sensibilité des mots-clés. Ils identifiaient aussi des rapports similaires et les associaient entre eux, de sorte qu'à 12 h 14, tous les écrans s'allumèrent en même temps devant le soldat de la station 23.

À: CENTRAL

De: El Al/Sécurité/Bureau du chef de la sécurité

Priorité: Immédiate/restreinte

Le chef de la sécurité d'El Al à Paris rapporte un possible enlèvement d'un citoyen israélien à l'aéroport Charles-de-Gaulle. Détails à venir.

À: CENTRAL

De: Police/Siège/ Renseignement étranger

Priorité: Immédiate/secret

Le représentant de la police israélienne en Europe rapporte qu'un citoyen israélien est considéré comme une personne disparue par la police de Paris. Circonstances mal élucidées. Le représentant de la police est sur zone avec le représentant de l'attaché militaire. D'autres informations suivent.

À: CENTRAL

De: Aman/Unité centrale de collecte de renseignements /Unité de liaison du renseignement US

Priorité: Immédiate / top secret

Niveau d'habilitation: Code noir

La police française fouille le terminal 2A de l'aéroport Charles-de-Gaulle à la recherche de Yaniv Meidan, environ 20 ans, de nationalité israélienne, en visite à Paris pour la CeBIT expo. Disparu à la descente du vol 319 d'El Al. (*La première piste envisagée est celle d'une affaire criminelle*, note de l'officier de service.)

Le soldat devant l'écran ne prit pas de risques inconsidérés et appuya sur le bouton de transfert. À trois mètres derrière lui, sur un podium surélevé, son chef d'équipe était assis face à un écran géant qui couvrait tout le mur. Ce jour-là, c'était une sergente à quelques jours de son congé, et ses pensées étaient fixées sur les plages du Sri Lanka.

– Ça me semble bien de nature criminelle, en effet, dit-elle.

– Pourquoi un technico serait-il impliqué dans une activité criminelle? dit le soldat. Les types de la liaison US qualifient systématiquement de criminel tout événement qui n'est pas lié aux Palestiniens. Est-ce qu'ils n'ont pas

inventé cette source pour se rendre intéressants, avec ce niveau de codification en plus?

La plupart des rapports de l'Unité de liaison du renseignement US arrivaient via des postes d'écoutes américains, en général gérés par la NSA. Comment leur officier de permanence pouvait-il savoir s'il s'agissait d'un crime de droit commun ou d'une affaire intéressant la Sécurité? La question du soldat était sans doute pertinente, même si la sergente se serait bien passée de pertinence à ce moment. Les seules questions qu'elle avait envie d'entendre étaient: «Voulez-vous un repas spécial durant le vol?» ou «Voulez-vous quelque chose de la boutique duty-free?»

– Comme si j'avais besoin de cette merde à 48 heures de mon congé, dit-elle au soldat, qui eut l'air de compatir.

Elle lui sourit et appuya sur le bouton.

– Bureau exécutif, ici Central, dit-elle dans le microphone. Nous avons un rapport *code noir* pour le chef, urgence immédiate.

Au dernier étage du quartier général, dans le bâtiment voisin, deux soldats se levèrent d'un bond et dégringolèrent les escaliers.

## 5

– Vous l'aviez remarqué pendant le vol? demanda Chico à Abadi. C'est à ce Meidan que nous devons d'être ici?

Les deux hommes s'étaient détachés de l'équipe d'enquêteurs de Charles-de-Gaulle et arpentaient le hall d'arrivée du terminal 2.

– Je ne suis pas là, dit Abadi en se tournant pour faire face au représentant de la police israélienne, qui stoppa net.

Ne sachant pas trop comment réagir, Chico passa la main dans sa tignasse rousse.

– Bien sûr, bien sûr, s’excusa-t-il. Je comprends fort bien que vous préféreriez ne pas parler de votre mission. En fait, j’aime autant cela.

– Et d’ailleurs, je n’en parle pas, répliqua Abadi.

– Cet enlèvement est vraiment étrange, dit Chico, avant d’ajouter à voix basse : Cette enquête se présente assez mal. Nous aurons peut-être à intervenir.

Sans prendre la peine de répondre, Abadi revint vers le commissaire Léger. Quelle enquête sur une personne disparue se présentait bien dans les premières heures ? Les faits n’étaient pas clairs, il n’y avait aucun motif apparent, les témoins se contredisaient, et tout lambeau de preuve avait disparu. La police israélienne n’aurait sans doute pas fait un meilleur travail.

Aussi ne fut-il pas surpris des résultats que lui présenta le capitaine de la police de l’air quand ils parvinrent à sa hauteur.

– Nous avons un passager israélien, Yaniv Meidan, 25 ans, directeur marketing, qui a disparu du terminal comme s’il s’était évanoui de la surface de la terre. Les témoins affirment qu’il a été enlevé dans le hall des arrivées par une femme qu’il ne pouvait absolument pas connaître, une grande blonde dans un uniforme d’hôtel rouge.

Comment ça, « enlever » ? demanda Chico. Par la force ?

Léger s’adressa au capitaine de police avec un grand geste circulaire qui signifiait probablement : « Allez leur expliquer ça encore une fois, plus lentement. » Abadi se demandait si le commissaire était malade ou si son silence maussade était sa façon d’exprimer son mécontentement.

– Pour moi, il s’agit pour l’instant d’une affaire de personne disparue, dit le capitaine de la police de l’air. Les caméras de surveillance ont saisi la femme en train de pénétrer dans le terminal vêtue d’un uniforme d’hôtel, et elle est restée à attendre au milieu des chauffeurs et des autres chasseurs venus chercher des passagers. Elle a attendu environ une demi-heure avec son panneau. Nous n’avons pas

pu lire le nom inscrit dessus, mais quand les portes se sont ouvertes, la personne disparue s'est approchée d'elle. On le voit sur la bande l'accompagner de son plein gré jusqu'aux ascenseurs qui conduisent au parking souterrain.

– Alors pourquoi fouillez-vous le terminal? demanda Abadi. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il a pu être enlevé?

– D'abord, nous sommes en alerte à cause de rapports des renseignements sur le possible enlèvement d'un citoyen israélien en France. D'ailleurs, vous êtes ici, n'est-ce pas? dit-il en regardant Chico pour confirmation. Et la seconde raison c'est qu'ils ont purement et simplement disparu. Je voulais vérifier si ce type était parti avec la blonde de son plein gré, et j'ai donc demandé les bandes des caméras de surveillance. On les voit pénétrer ensemble dans l'ascenseur, mais on ne les voit pas en sortir. C'est pourquoi je dis que c'est comme s'ils s'étaient évanouis de la surface de la Terre. Devant cette situation, j'ai informé le commissaire Léger, et nous avons décidé de lancer une enquête.

Chico s'éclaircit la gorge avec bruit et demanda:

– Commissaire Léger, voudriez-vous clarifier cela pour le colonel Abadi, qui en tant que militaire a peut-être des difficultés à apprécier ces résultats?

Avant qu'Abadi ait eu le temps de réagir, Léger rétorqua:

– Je ne sais pas à quel titre le colonel Abadi se trouve ici. Je suppose que des témoins ont appelé l'ambassade d'Israël, ce qui est leur droit. Je coopère avec vous par pure courtoisie. Si ce que vous entendez ne vous convient pas, conclut-il en se tournant vers Abadi, n'hésitez pas à retourner à l'ambassade d'Israël pour y attendre notre rapport par les voies habituelles.

– Je ne cherchais pas à vous offenser, protesta Abadi. Nous voulons simplement comprendre ce qui vous incite à penser qu'il n'a pas quitté l'aéroport de son plein gré.

– Il y a trois ascenseurs qui conduisent au parking souterrain, intervint le capitaine. Il n'y a pas de caméras à

l'intérieur des cabines, mais nous en avons une à chaque porte, au rez-de-chaussée et au niveau du parking. Nous avons comparé les bandes, dix minutes plus tôt et dix minutes plus tard. Ils ont pris l'ascenseur ensemble au rez-de-chaussée, mais ils ne sont pas sortis au niveau du parking. Yaniv Meidan et l'hôtesse ont disparu comme s'ils avaient été avalés par l'ascenseur.

Le commissaire Léger jeta à Abadi un regard interrogateur non dépourvu de méfiance.

– Je sais que vous êtes ici pour interroger les témoins. Je suis disposé à vous l'autoriser, ce qui vous permettra peut-être d'obtenir des informations contredisant les éléments dont nous disposons.

Il eut un geste magnanime en direction de la salle voisine, où l'on entendait des voix coléreuses crier en hébreu.

Il était 11 h 30, le lundi 16 avril.

## 6

Du point de vue de l'aide de camp, ce rapport n'aurait pas pu plus mal tomber. Oren tripotait nerveusement l'enveloppe, marquée et scellée selon le protocole. *Code noir*, indiquait le tampon. Le noir était la seule couleur sur l'échelle de la sécurité du Renseignement qui n'indiquait pas la sensibilité de la source, mais celle du rapport lui-même. Il pouvait contenir des informations obtenues par des moyens illégaux ou en lien direct avec un citoyen israélien spécifique. Quoi qu'il en soit, il faisait l'objet d'une diffusion restreinte. Depuis l'époque du télex et des fax, les rapports des renseignements étaient transférés électroniquement; seuls les rapports *Code noir* étaient remis en mains propres au chef du Renseignement, dans une enveloppe scellée à la cire, comme au Moyen Âge.

La réunion extraordinaire avait commencé une demi-heure plus tôt, ce qui signifiait que Rotelmann approchait du cœur de sa présentation. D'un côté, les instructions étaient *Ne pas déranger*, mais de l'autre... De l'autre, le rapport sur les événements de Charles-de-Gaulle était lié directement à l'alerte qui avait déclenché la réunion au départ. Faisant sauter l'enveloppe entre ses mains comme une patate chaude, Oren demanda de nouveau à la secrétaire :

- Vous êtes sûre qu'il n'a pas servi dans l'Unité 8200 ?

- Yaniv Meidan, numéro personnel 8531272, enrôlé dans les blindés, libéré voici quatre ans avec le grade de sergent. Par la suite, il n'a pas pu y être réintégré à cause d'une douleur dorsale, et il a accompli son temps de réserve au magasin d'approvisionnement. Il n'a pas servi un seul jour dans le Corps du renseignement, et encore moins dans l'Unité 8200.

Elle s'adressait à lui sur son ton habituel, indolent, en prononçant le grade avec mépris, mais ce n'était pas le jour pour une confrontation. Il jeta un coup d'œil à la pendule. La réunion serait terminée dans une demi-heure, et il aurait préféré attendre ce moment pour présenter l'enveloppe au général Rotelmann.

- Je retourne à la réunion, faites-moi passer une note s'il y a d'autres développements, dit-il sur le ton le plus autoritaire qu'il put trouver.

Dans le couloir il déposa son téléphone portable dans le réceptacle sécurisé, tira sur sa chemise devant le miroir disposé à cet effet, et envisagea un instant de baiser la mezouzah qui y était suspendue pour s'attirer la protection divine. Son absence n'avait pas particulièrement attiré l'attention. Tous les yeux étaient fixés sur la présentation. Tous, sauf les beaux yeux du nouvel officier de l'Unité 8200, qui se posèrent sur l'enveloppe qu'il avait à la main. Il la vit fixer le sceau noir d'un air soupçonneux et perplexe.

Tout se déroulait selon le plan, se rassura-t-il. Tout, à part la disparition inexpliquée d'un citoyen israélien, et le remplacement au même moment du chef de la section concernée par un officier connu pour être un fouineur patenté. La sueur sur son front ne faisait pas non plus partie du plan.

## 7

Le poste de police du terminal était plus vaste qu'on aurait pu le croire de l'extérieur, sa porte étroite ouvrant sur toute une enfilade de bureaux. Dans le premier, des techniciens s'occupaient à tirer des photographies de Meidan de la bande de surveillance. Pour le moment, elles ne seraient pas distribuées à chaque bureau de l'aéroport, et encore moins à la police des frontières, leur expliqua le capitaine. Il s'agissait d'une enquête sur un passager porté disparu dans des circonstances non élucidées qui aurait pu aussi bien disparaître de son plein gré.

Le groupe fut invité à visionner des sections de la bande de surveillance. Abadi regarda par pure courtoisie, avant de demander à parler aux compagnons de voyage du disparu.

– La réponse ne viendra pas non plus des témoins, dit Léger sur un ton offensé, avant de les ramener malgré tout dans le hall adjacent.

Il y avait en fait deux groupes de témoins: outre les compagnons de voyage de Meidan, la police avait identifié trois des chauffeurs qui attendaient à la porte des arrivées. Il s'agissait de trois anciens Israéliens dépourvus de permis de travail français, les informa Léger. Étant des chauffeurs sans licence qui espéraient attirer les touristes vers leur véhicule dépourvu de marque distinctive, ils s'intéressaient davantage aux passagers qui débarquaient qu'à ce qui se passait autour d'eux dans le hall.

Mais les trois chauffeurs se rappelaient la fille. De longs cheveux blonds, grande, vêtue d'un uniforme rouge – telle était la description qui ressortait de tous les témoignages. Comme eux, elle attendait visiblement des passagers, et ils avaient supposé qu'elle travaillait pour une grande chaîne hôtelière. Ils se rappelaient Meidan aussi, parce qu'il avait été l'un des premiers à émerger de la zone de la douane. L'un des chauffeurs affirma lui avoir proposé à voix basse, en hébreu : « Un taxi pas cher pour Paris ? », mais Meidan s'était aussitôt approché de la blonde, s'efforçant apparemment de déchiffrer le panneau qu'elle tenait, et il avait laissé tomber. Aucun des trois ne savait ce qui s'était passé ensuite.

L'interrogatoire se poursuivit dans une certaine confusion, sans prise de notes. Chico posait ses questions en hébreu et traduisait les réponses en anglais. L'adjoint de Léger traduisait ensuite en français. C'était un véritable cirque, mais peu important : leur témoignage n'avait de toute façon aucun intérêt.

– Alors, colonel Abadi ? demanda le commissaire sur un ton paternaliste où perçait néanmoins une certaine empathie.

Tout le monde se tut dans la pièce.

– Je n'aime pas les blondes, finit par dire Abadi.

– Je crois que vous êtes en minorité ici, dit Léger en haussant les épaules.

– Et encore moins en uniforme rouge. C'est la seule chose dont les témoins vont se rappeler.

– C'est une hôtesse d'hôtel. La plupart sont blondes, et elles portent toutes une espèce d'uniforme. Nous interrogeons tous les grands hôtels de Paris à son propos. Je pourrai leur faire part de votre opinion sur les blondes.

– Ne perdez pas votre temps, aucun hôtel n'aura entendu parler d'elle, dit Abadi en se tournant vers le second groupe de témoins.

C'étaient les cinq membres de la délégation de Meidan, attendant impatiemment d'être interrogés et passablement énervés.

– Combien de temps ces abrutis vont-ils nous retenir ici? demanda l'un d'eux après avoir été présenté aux enquêteurs israéliens.

Ils avaient l'air à bout de nerfs. Certains voulaient rester dans l'aéroport jusqu'à ce que leur collègue réapparaisse; d'autres voulaient partir sans délai pour l'exposition.

Un homme chauve nommé Assaf prit la parole au nom du groupe tout entier, puisqu'ils avaient tous vu la même chose: Meidan en train de quitter le hall des bagages avec sa valise. Il y avait plusieurs hôtesse devant lui, dont certaines brandissaient des panneaux. Meidan avait foncé droit sur la blonde en uniforme rouge.

– Il essayait de flirter avec elle, dit Assaf, aussitôt corrigé par Dubi, le plus âgé du groupe:

– Il essayait juste de nous faire rire. Ce n'est pas comme s'il s'imaginait avoir une chance.

Ils étaient d'accord sur le fait qu'il était allé droit sur elle, sous prétexte de déchiffrer le nom inscrit sur son panneau. Selon Assaf, «Meidan voulait simplement jeter un coup d'œil à ses nichons». Ils avaient échangé quelques mots, puis Meidan s'était retourné en leur criant: «Hé, les gars, ne m'attendez pas, j'ai trouvé un taxi perso!» Il avait ri et suivi la blonde vers les ascenseurs en direction du parking souterrain. C'était la dernière fois qu'ils l'avaient vu.

Tous les yeux se tournèrent vers Abadi, qui choisit de demander en français, comme pour tester l'interprétation simultanée dans l'autre sens:

– L'ascenseur montait ou descendait?

Chico, d'abord surpris par le changement de langue, traduisit pour les cinq membres du groupe.

– Pourquoi serait-il monté? dit Assaf. Ils allaient chercher une voiture au parking.

Mais alors un homme maigre et portant des lunettes, qui déclara s'appeler Uri et se révéla être le directeur de la sécurité de la compagnie israélienne, intervint :

– À ce que j'ai vu, l'ascenseur est monté quand la porte s'est refermée, aucun numéro d'étage ne s'est affiché, mais j'ai bien vu une flèche clignotante qui pointait vers le haut.

Le commissaire Léger avait la tête d'un homme en train de goûter un moment particulièrement raffiné dans un concert.

– C'est là bien sûr un intéressant rebondissement, dit-il. Malheureusement, ça n'a aucun sens.

– Qu'y a-t-il à l'étage au-dessus? dit Abadi.

– Il n'y a pas d'étage supérieur! tonna Léger, perdant patience. Cet ascenseur donne accès au terminal 2B, mais le site est en reconstruction et fermé pour les cinq années à venir.

– Nous pourrions peut-être nous y rendre? suggéra Abadi, comme si cette idée venait tout juste de lui traverser l'esprit.

– Vous pensez bien que l'équipe de l'aéroport a déjà fouillé ce niveau de fond en comble.

– Nous aimerions toutefois y jeter un coup d'œil, dit Abadi sur le ton d'un homme habitué à s'excuser de ses caprices. En tant qu'enquêteur, je n'aime peut-être pas les blondes, dit-il avec un coup d'œil de côté à Léger, mais j'adore les chantiers déserts.

## 8

Dans la salle de conférences au-dessus de Tel-Aviv, le général Rotelmann terminait ses remarques d'introduction. Son adjoint et chef de la collecte de renseignements, un général de brigade qu'Oriana ne connaissait pas mais

que tout le monde appelait Zorro, se leva pour la présentation suivante.

– Tout d’abord, je tiens à vous remercier, général, dit le dénommé Zorro. (Rotelmann répondit d’un vague hochement de tête.) C’est grâce à vous que nous sommes prêts à affronter toute éventualité et à régler tout problème avec célérité et efficacité, ajouta-t-il d’un ton cérémonieux, se retournant pour faire face à l’auditoire plutôt qu’à l’objet de cette déclaration.

Un pareil degré de léchage de bottes était embarrassant, même selon les critères de l’organisation.

– Je vous remercie, Zorro, dit Rotelmann d’un air impassible. C’est vous qui avez trouvé la solution, et donc je vous renvoie le compliment.

Cette phrase, comme tout le reste de son discours, pouvait être interprétée de deux façons. À en juger par l’expression de son regard, Zorro l’avait prise comme un compliment véritable.

Oren donna le signal d’une brève pause déjeuner, qu’Oriana mit à profit pour relire ses notes. Le général Rotelmann n’avait parlé que pendant dix minutes, l’essentiel de ses remarques avait porté sur l’Unité 8200. Elle les répartit en trois catégories : *Banalités*, *Absurdités* et *Insanités*.

Sous la rubrique *Banalités*, elle plaça la critique habituelle à propos de la collecte de renseignements : il y en avait tout simplement trop. Tout le monde disait la même chose. « Nous avons le service de renseignements le plus puissant du monde, avait dit Rotelmann, grâce à notre Unité 8200 et notre accord avec la NSA. Mais pour tirer efficacement parti de toutes ces données, la collecte d’informations doit céder le pas à la recherche, et pas le contraire. »

Apparemment, c’était une déclaration sans intérêt. Mais elle avait une tonalité qui ne cadrerait pas exactement

avec le reste du paysage, comme un serpent se glissant parmi les feuilles d'automne dans le kibboutz où, enfant, elle jouait dehors avant le dîner. L'insistance sur l'Unité 8200 dans un discours aussi général censé rassembler tout le monde ne pouvait pas être une coïncidence.

Les choses avaient empiré avec une déclaration qu'elle plaça dans les *Absurdités*, une phrase énigmatique plus menaçante que le reste : « Outre accroître notre collaboration entre toutes les branches du Renseignement, nous veillerons à exercer une surveillance plus stricte sur les détenteurs d'habilitation dans nos unités de collecte, notamment dans l'Unité 8200. »

Et puis, Rotelmann avait désigné un organigramme sur le mur intitulé *communauté du Renseignement israélien* en parlant de la nécessité de renforcer la sécurité. Au sommet se trouvait le commandant en chef de l'armée, flanqué d'un côté du sous-chef d'État-Major, et de l'autre de Rotelmann en personne, le directeur du Renseignement.

Rotelmann avait lui-même trois adjoints : un pour la collecte de renseignements, un pour les opérations, un pour la recherche. Le chef de la collecte de renseignements était le dénommé Zorro, qui avait huit unités sous son commandement, y compris l'Unité 8200. Mais à l'endroit où Oriana s'attendait à trouver sa section au sein de la 8200 sous la responsabilité directe du sous-chef de l'État-Major lui-même, il y avait un espace blanc.

Elle parcourut l'organigramme en quête de la section spéciale, sans la trouver. La sécurité pour l'Unité 8200 – gens qui traquaient les espions, protégeaient les sources, enquêtaient sur les fuites, faisaient appliquer la discipline, géraient les opérations de contre-espionnage – serait désormais gérée de l'extérieur par la Sécurité du territoire, la police militaire et même le Shabak, qui travaillaient tous sous la houlette du Renseignement.

« Le Shabak, pensa Oriana. Cela fait des années que ces types essaient de mettre la main sur la Sécurité intérieure de la 8200. » Elle voulait en fait le contrôle total de la Sécurité intérieure dans toutes les divisions. Appelé autrefois Shin Bet, un diminutif jugé trop aimable pour ses véritables ambitions, on le désignait désormais par son acronyme réel, Shabak, même si ses commandants insistaient ces dernières années pour qu'on utilise son nom complet, aussi vague que la menace qu'il représentait : *Sherut Ha-Bitahon Ha-Klali*, « services de sécurité générale ».

La sécurité. Rabin avait été assassiné sous les yeux des agents du Shabak censés le protéger, et le service avait souffert. Il avait perdu de son prestige et s'était vu retirer beaucoup de ses prérogatives, y compris la surveillance des unités militaires sensibles pour les espions. Au sein de l'Unité 8200, sans doute la plus importante, la section spéciale était jusque-là chargée de toutes les questions de sécurité. Oriana releva les yeux vers l'organigramme.

Mais alors, qui était censé se charger du contrôle renforcé de l'Unité 8200 et de la sécurité renforcée du Renseignement de la NSA ? Qui était censé être la police spéciale du Renseignement le plus puissant du monde ? Le général Rotelmann suggérait-il qu'il allait réduire l'autonomie de la section spéciale pour en faire une branche privée de toute prérogative de son énorme organisation ?

Il restait de marbre, sans rien laisser deviner de ses pensées. Assis au bout de la table, il regardait les participants dévorer leur *rugelach* au chocolat, en échangeant des verdicts sur la qualité du café. Lui-même ne mangeait ni ne buvait rien. « Je n'ai besoin d'aucun d'entre vous », disait son langage corporel.

Ce n'était que trop clair quand on lisait sa dernière annonce, qu'Oriana avait classée sous le titre *Insanités*. « J'ai demandé à Zorro ici présent de vous rafraîchir la

mémoire sur les Priorités. Nous ne tolérerons plus que dans la collecte de renseignements, la main gauche ignore ce que fait la main droite.» Oriana l'avait regardé d'un air incrédule.

«Les Priorités» était le raccourci pour «Demandes de renseignements prioritaires à ce jour» – le pain quotidien de chaque soldat de ce corps. Quand les agents du Renseignement prononçaient ce mot avec son article défini – *les Priorités* –, ils entendaient la liste des requêtes rédigée par le directeur du Renseignement et envoyée chaque jour à minuit pile à des milliers de sources, d'agents, d'opérateurs et de commandants.

Les Priorités étaient les demandes d'information situées en haut de l'agenda du Renseignement. L'idée que des officiers aussi gradés aient besoin d'un cours de remise à niveau sur ce point était assez surprenante, et convoquer les chefs de tous les départements à cette fin était franchement extraordinaire. Le chef de l'armée de l'air convoquerait-il une réunion pour expliquer à ses troupes comment intercepter un aéronef? Même les participants occupés à manger levèrent les yeux de surprise.

– Mesdames et Messieurs, nous aimerions poursuivre, dit l'aide de camp, et comme par magie des assistants apparurent pour débarrasser les plateaux.

Zorro se leva d'un bond et se tourna vers son PowerPoint. L'insigne du Corps apparut sur l'écran géant, avec le sous-titre *Top secret usage interne* clignotant au-dessous.

En tant qu'officier de l'une des unités les plus sensibles de l'armée, Oriana était familiarisée avec les protocoles de sécurité pour les documents militaires. *Top secret*, par exemple, était une classification de sécurité. Mais *interne* en revanche était une désignation administrative sans réelle signification. En théorie, il n'y avait aucune raison de l'ajouter à un document déjà classé secret. Mais en pratique, ce terme indiquait que la présentation n'avait

rien de secret, car il n'y eut pas de présentation. Une fois qu'elle fut terminée, elle ne fut plus jamais mentionnée. Elle n'avait été qu'un simple prétexte, une brève comédie à usage interne.

– Quelqu'un peut éteindre les lumières? dit Zorro.

## 9

– Non, c'est toi qui m'écoutes, dit d'un ton ferme la directrice des relations publiques tout en faisant les cent pas, son téléphone à la main. Plus de cinq mille personnes disparaissent à Paris chaque année. Cinq mille. Tu vas écrire un article sur chacune d'elles? Tout le monde a le droit d'entamer une nouvelle vie.

La règle d'or de son patron, le directeur de la communication de l'aéroport, était à la fois simple et intimidante: il n'arrive jamais d'incidents déplaisants à Charles-de-Gaulle, jamais. La dernière chose qu'il voulait voir dans la presse était un article sur l'enlèvement d'un passager. Jusque-là, elle avait réussi à repousser deux reporters et à ignorer les messages laissés par les trois autres.

– La question est de savoir s'il a disparu de son propre chef, dit le journaliste.

Il se trouvait chez lui, à une heure et demie de voiture de l'aéroport. Il n'était que moyennement intéressé par la nouvelle que lui avait fait parvenir le service des infos, et qui n'était sortie jusque-là que sur les réseaux sociaux.

– Écoute, rien ne t'oblige à venir jusqu'ici, insista son interlocutrice. Ce serait du temps perdu. Le passager a récupéré ses bagages, rencontré une fille et décidé d'explorer les options. On est en France, pas vrai? Ça arrive tout le temps – les aéroports sont des endroits romantiques. Si tu venais aux conférences de presse où je t'invite, au lieu de m'appeler à propos de ces idioties, tu pourrais

le constater par toi-même. Imagine que chaque fois que tu m'as posé un lapin j'aie appelé les flics pour déclarer que tu avais disparu. C'est fou, ça.

– C'est peut-être fou, mais quelqu'un a bien appelé les flics. Des tas de flics. Les passagers ont posté des images du terminal avec des chiens et des barrières de sécurité. Mon rédac chef veut que j'aille y jeter un coup d'œil.

Elle changea de tactique.

– Chéri, tout le monde est déjà venu jeter un coup d'œil, tu retardes carrément. J'ai eu des appels d'Europe 1, de France Info et du *Parisien*, et même de journaux israéliens. Ils ont vérifié l'histoire et décidé de laisser tomber. Ce n'est pas parce que ce type a changé ses plans qu'il n'a pas le droit d'avoir une vie privée. Il y a des lois dans ce pays. La police est venue, c'est vrai, mais elle a fait savoir qu'il n'y aurait pas d'enquête. Je n'ai même pas le droit de t'en parler. Je te rappelle par pure amitié.

– Les flics sont venus te le dire en personne ?

– Absolument, ils ont décidé d'abandonner l'affaire. Mets-toi bien ça dans la tête. Il n'y a pas d'histoire.

Il pesa rapidement le pour et le contre. Tant que l'affaire n'était pas reprise par ses concurrents, le service des infos lui ficherait sans doute la paix.

– Très bien, je vais essayer de les convaincre de laisser tomber, dit-il.

Il ne mourait pas d'envie de perdre sa matinée à Roissy, si romantique que soit censé être l'endroit.

La directrice des relations publiques ne pouvait pas encore se reposer sur ses lauriers.

– Passe-moi le casse-pieds suivant, dit-elle à sa secrétaire, tout en continuant à faire les cent pas, comme un boxeur sur le ring.

Le fameux ascenseur se révéla des plus ordinaires, avec trois boutons alignés à la verticale. Le plus bas était celui du parking souterrain. Celui du milieu, qui conduisait au rez-de-chaussée d'où s'étaient volatilisés Meidan et la jeune femme, portait le symbole d'un avion. Il n'y avait pas de symbole sur le bouton du haut, recouvert d'un autocollant rouge ; à côté, le mot *transit* avait été effacé.

Le commissaire Léger pénétra dans la cabine avec réticence. À l'évidence, la sécurisation du site n'était qu'au mieux partielle. Deux policiers gardaient la cabine sans se soucier des empreintes digitales. Il connaissait mal l'aéroport, et cette étrange enquête ressemblait à une conspiration fomentée par ses adversaires au sein de la police de Paris, dans le seul but de le mettre dans l'embarras.

Le groupe était conduit par le capitaine de la police de l'air, flanqué de deux policiers. Lui aussi avait une histoire à raconter. Le terminal 2A de l'aéroport Charles-de-Gaulle n'était pas réellement un terminal, dit-il en désignant le plan affiché dans l'ascenseur. C'était en fait un ensemble de terminaux assez distants les uns des autres. Depuis l'effondrement du terminal 2E, tous les bâtiments étaient en reconstruction. À présent, c'était le tour du terminal 2A, ce qui expliquait pourquoi le niveau supérieur était condamné.

– Comme vous le voyez, dit-il avec un manque évident de conviction, le bouton du haut a été désactivé. Les ouvriers l'utilisent encore parce que l'ascenseur est la seule façon d'atteindre le niveau supérieur. Mais les passagers ne s'en servent jamais.

Quand il appuya dessus, le bouton ne s'alluma pas, mais la cabine commença à s'élever. « Désactivé », mais seulement en apparence. Si le bouton restait éteint, les gens supposaient qu'il était hors service.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un chantier faiblement éclairé.

– Avant la rénovation, ce niveau servait de passerelle entre deux bâtiments, dit le capitaine. À présent, il sert de stockage temporaire pour les matériaux de construction.

C'était un vaste espace rempli de tas de sable et de gravier. Sur la droite se trouvaient quatre Algeco peints en couleurs fluo. Sur la gauche, Abadi vit un chariot élévateur garé à côté de toilettes chimiques. Il n'y avait pas d'autres outils en vue.

– Il y a des caméras ici ?

– Bien sûr que non. Pourquoi y en aurait-il ? dit Léger. C'est un chantier. Il n'y a pas de passagers, seulement des ouvriers. De toute façon, le code du travail nous interdit de les surveiller, et nous n'avons aucune raison de le faire.

– Alors, où sont les ouvriers ?

Cette fois, ce fut au tour du capitaine de répondre.

– La rénovation s'effectue selon un planning précis. Le mois dernier, l'équipe travaillait sur le bâtiment voisin, et elle doit revenir ici dans une dizaine de jours.

C'était, en clair, un bon endroit pour un meurtre. Abadi se dirigea vers le chariot élévateur en désignant le mur de ciment tout au fond.

– Et c'est quoi, ce conduit là-bas ? Un monte-charge ?

– Il n'y a pas de monte-charge ici. Les ascenseurs sont le seul moyen d'accès, dit le capitaine de la police de l'air sur un ton déjà un peu plus tendu. Ce que vous voyez là-bas, c'est l'évacuation des toilettes chimiques. Ils ne peuvent pas utiliser les ascenseurs pour descendre le caisson à cause de l'odeur, donc l'entreprise le fait tomber dans le conduit quand il est plein.

Abadi jeta un coup d'œil dans le conduit. L'odeur était en effet insupportable, et la profondeur impressionnante. Le capitaine pouvait l'appeler comme il voulait, c'était

tout simplement un égout qui descendait verticalement au moins sur trois niveaux.

Léger dit sur un ton apaisant, une note de préoccupation dans la voix :

– Les moindres recoins ont déjà été fouillés, n'est-ce pas, capitaine ? Ils n'ont pas pu descendre au parking en passant par là.

Abadi prit la torche de l'un des policiers et la braqua dans les profondeurs du conduit, mais il était trop profond pour que le faisceau lumineux atteigne le fond. Les parois en étaient parfaitement propres.

– Tout s'en va dans le système d'égout automatique de l'aéroport, qui évacue les déchets du système heure par heure, expliqua le capitaine. Nous n'avons pas de sécurité en bas parce que l'air est toxique, mais de toute façon, il n'y a aucun moyen d'y parvenir par le conduit d'évacuation. À moins d'être un lézard.

– Et s'il s'agissait d'un corps ? dit Abadi.

– Enfin, colonel Abadi, reprit Léger sur le même ton d'apaisement, de quoi parlez-vous ? Quel corps ? Il s'agit d'une farce d'un passager qui est sans doute en train de prendre du bon temps avec cette hôtesse au moment où nous parlons. Je ne pense pas que la femme que nous avons vue sur la vidéo aurait pu soulever à elle seule le corps d'un homme et le jeter dans ce conduit. Et même dans ce cas, elle n'aurait pas pu retourner au rez-de-chaussée sans utiliser l'ascenseur.

– Et qu'est-ce qui l'empêchait d'appeler l'ascenseur pour redescendre ?

– Mais alors, nous l'aurions vue sur la bande de surveillance, dit Léger à bout de nerfs. Pensez ce que vous voulez de mes hommes, mais croyez-moi, ils reconnaîtraient une blonde en uniforme rouge. À moins qu'elle se soit glissée dans le conduit derrière lui, pour jouer les Roméo et Juliette de Charles-de-Gaulle.

Le moteur du chariot élévateur était froid. Les toilettes chimiques à côté semblaient flambant neuves, avec un panneau en trois langues accroché à la porte : *Entrée interdite*. Le capitaine de la police s'accroupit pour regarder par l'interstice sous la porte, comme pour s'assurer que personne n'était dissimulé là.

– Mes hommes ont déjà vérifié, il n'y a personne ici, dit-il en s'essuyant avec ostentation les mains sur son pantalon, comme pour bien montrer que grâce à cet exaspérant colonel, il allait devoir le faire nettoyer.

Abadi se tint un instant devant la porte des toilettes, puis, levant la jambe, il donna un violent coup de pied dans la poignée. La porte s'ouvrit avec un bruit sourd. Avant que les policiers aient eu le temps de réagir, il éclairait déjà l'intérieur avec sa torche. Il n'y avait personne, mais il y avait eu quelqu'un peu de temps auparavant. Une femme. Les toilettes étaient bouchées par une perruque blonde.

– Commissaire Léger, j'entends les chiens aboyer dans le parking en bas. Nous devrions peut-être les amener ici.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original : *A Long Night in Paris*

Copyright © 2016 by Dov Alfon

© 2019, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © CanStockPhoto

Cette édition électronique du livre *Unité 8200* de Dov Alfon  
a été réalisée en mars 2019 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0142-5)

ISBN ePdf: 9791034901449